U d'/of OTTAWA
39003004779848

2.

263-1A-74

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/enbtissantdesgli00hrou

OCT 16 1973

En bâtissant des Églises...

SOUVENIRS

PAR
JOS. HÉROUX

A MON AMI

OSCAR DUFRESNE,

A MAISONNEUVE

PS
8515
.E76E5
1917
ex.2

"La légende de l'Ile du Pads"

...Oui, j'ai été constructeur d'églises !...

— Toujours pauvre, alors, me lança l'ami G...

— Pauvre d'argent, mais riche de souvenirs...

Le diable n'aime pas qu'on construise des églises. Il déteste la maison de Dieu, il hait ceux qui y travaillent.

Que ne fait-il pas pour leur nuire ? Que de choses ne présente-t-il pas à leur imagination ?...

Ainsi, moi-même, quand j'ai construit l'église

de l'Ile du Pads, il m'a fait voir — ne souriez pas, rien n'est plus vrai — il m'a fait voir "La légende de l'Ile du Pads."

Alors, comme aujourd'hui, je voyageais souvent à pied. Alors, plus encore peut-être qu'aujourd'hui, j'aimais les doux et tendres paysages des Iles de Sorel.

Bien des fois, j'ai flâné sur la route de Saint-Ignace, m'asseyant pour respirer l'odeur des foins et des arbustes d'alentour. Du chemin, je voyais brouter les bêtes sur les bords du marais, j'entendais chanter les grillons... Je sentais battre mon cœur...

Et puis, la route des seize arpents entre les deux églises !... Combien de fois, arrivé dans la coulée qui traverse, je me suis assis sur le bord du fossé, cherchant des combinaisons, essayant de trouver des moyens plus faciles pour l'exécution de mes travaux !...

Mais voici:

Un soir d'octobre, nous avions une assemblée des marguilliers, au presbytère. Je venais de Sorel, vers les six heures; j'avais traversé en canot.

Il ventait.

Les lames avaient bercé mon embarcation et mon imagination vagabondait, mobile comme le flot qui venait de me porter.

Sur la route de Saint-Ignace, j'allais songeur et un peu triste, imprégné comme malgré moi, de cette douce mélancolie que les soirs d'automne communiquent à nos âmes...

Soudain, à quatre ou cinq arpents du chemin, près d'une clôture, je vois un homme, enlignant avec un soin minutieux, deux baguettes écorcées.

La brunante arrivait.

De sombres nuages se promenaient au ciel, le temps était lourd et gris, il allait pleuvoir.

M'arrêtant, malgré l'apparence d'orage, me demandant ce que cet homme faisait là, j'eus l'impression — une simple impression — que son visage était noir et que ses yeux avaient des reflets rouges...

Je n'eus pas le temps de raisonner cette sensation, car de suite, je vis un autre homme, plus petit que le premier, se lever du rebord du fossé, regarder à son tour les deux baguettes, puis aller à grands pas, changer la position de la plus éloignée.

Le premier gesticula, sembla se fâcher, puis, baissant la tête, alla s'asseoir à quelques pas plus loin.

J'attendis une seconde et je le vis se relever. Avec un soin extrême, il vérifia l'alignement, puis il alla vers la baguette la plus éloignée et la replaça, me sembla-t-il, dans sa position primitive.

Le second, qui s'était assis, se leva de nouveau. Il allait, probablement, refaire le même geste, mais je ne le vis pas... une goutte de pluie venait de tomber sur mon visage et de me rappeler qu'il fallait me hâter avant l'orage.

Je continuai ma route, intrigué, inquiet, sentant flotter autour de moi, comme un fluide invisible et mystérieux...

Quand j'arrivai au presbytère, le vieux passeur Moreau était rendu, fumant dans la grande salle, avec Monsieur le Curé.

Je leur demandai: "Que font donc ces deux "hommes que je viens de voir à la troisième "terre de Saint-Ignace et qui m'ont paru occu-"pés à tirer une ligne... De loin, ils parais-"saient porter des masques?"

— Où est-ce? fit Monsieur le Curé, sursautant.

— A la troisième terre de Saint-Ignace, le long de la clôture de ligne.

— Etes-vous sérieux, demanda-t-il tout pâle, ou bien avez-vous lu "La légende de l'Ile du Pads?"

J'étais sérieux et jamais — j'en donne ma parole — je n'avais entendu parler de cette légende.

Le bon prêtre tira de son armoire un vieux registre, feuilleta quelques pages, puis me lut ce qui suit:

"Au mois de mai 17.., alors que toutes les "Iles appartenaient à la paroisse de l'Ile du "Pads, Ambroise C... et Hypolite V... vinrent "en difficultés, à propos de la position d'une "clôture de ligne que l'eau du printemps avait "enlevés. Le Révérend Messire C..., mis-"sionnaire d'alors, leur offrit de régler leur "différend. Vrais Normands, ils refusèrent et "préférèrent porter leur cause devant les tri-"bunaux, à Québec. Deux ans durant, ils pas-"sèrent leur temps à voyager, négligeant même "d'ensemencer leurs terres. La pauvreté s'ins-"talla à leurs foyers et de peine et de misère, "leurs femmes, à tous deux, moururent la même "année.

"En octobre 17.., descendant à Québec, en "canot, avec deux témoins, ils se querellèrent "en passant sur le Lac Saint-Pierre.

"Ils en vinrent aux mains, tombèrent par-
"dessus bord et se noyèrent, malgré les efforts
"de leurs témoins, qui durent revenir seuls à
"l'Ile.

"Depuis, quand le temps est brumeux, que
"la nuit s'annonce mauvaise, à chaque mois
"d'octobre, on les voit, une seule fois, revenir
"pour se quereller encore au sujet de cette
"maudite clôture...

"Alors, il vaut mieux ne pas sortir, au moins
"sans dire une prière pour les pauvres tré-
"passés..."

Quand Monsieur le Curé eut fini sa lecture, je portai la main à mon front. Des gouttes de sueur y perlaient...

J'avais vu "La légende de l'Ile du Pads."

Monsieur Arthur Héroux
À Yamachiche

Le Fantôme de "La Roche"

Sur le bord du Lac Saint-Pierre, tout au fond de l'anse d'Yamachiche, à l'endroit où le chemin verbalisé aboutit au rivage, il est un vaste terrain, vaseux, marécageux, plein de joncs et de folle avoine, qu'on appelle "La Roche."

Autrefois, au centre de ce terrain, gisait un magnifique cube de granit gris, dans lequel éclataient, assez loin l'une de l'autre, de larges taches rouges parfaitement tranchées, ressemblant à de grosses gouttes de sang. On a découvert, il y a quelques années, au nord de

la chute de Shawenegan, un banc de ce superbe granit.

Aujourd'hui, bien qu'on désigne toujours l'endroit par ce nom "La Roche," le beau bloc n'y est plus. Quand on construisit l'église de Yamachiche, plusieurs habitants allèrent ensemble le chercher et il fut placé dans le premier rang des fondations.

Outre sa couleur, il avait encore une particularité: un énorme anneau en fer, tout mangé par la rouille, y était scellé.

Les bonnes gens du village n'aimaient pas à raconter la légende attachée à cette pierre, un des anciens curés ayant, disait-on, défendu de la propager.

Ce fut le père Dieudonné G... qui me la raconta un soir d'octobre en 188...

Nous étions allés, tous deux, nous asseoir dans le fameux marais, chacun sur une "ouache" de rat d'eau, pour y attendre la "passée" des canards sauvages.

Mon vieil ami, contre son habitude, portait un habit noir et comme il regardait du côté de "La Roche," je le vis soudain pâlir, puis faire un grand signe de croix.

— Qu'avez-vous ? lui criai-je.

— Retournons, me dit-il, j'ai cru voir le Fantôme de la Roche...

Ceux qui ont eu quinze ans et qui ont aimé, à cet âge, les histoires du terroir, comprendront le désir que j'avais d'entendre raconter la légende mystérieuse; mais le père Dieudonné était capricieux. Il ne voulait pas être interrogé, il ne parlait qu'à son bon plaisir.

Nous reprîmes en silence le chemin du village.

Les ombres de la nuit commençaient à tomber...

Quand nous arrivâmes au long de la Petite Rivière, se décidant enfin, le vieillard raconta:

Il y a bien longtemps — des centaines d'années — Monsieur de Laviolette montait de Québec aux Trois-Rivières, pour y bâtir un fort sur la pointe du "Platon."

C'était le printemps, son parti était nombreux.

Le lendemain de l'arrivée, dès le matin, il mit tout son monde à l'ouvrage. Pendant que les uns travaillaient au fort, que les autres commençaient à défricher et à labourer la terre, lui-même ouvrait un comptoir pour faire avec les indigènes la traite des pelleteries.

Parmi les gens attachés à son service personnel, se trouvait un jeune Français, dont la légende n'a pas gardé le nom et qui lui servait à la fois d'interprète, de secrétaire et d'aide-de-camp. Instruit, brave et joli garçon, parlant plusieurs dialectes sauvages, il était très habile dans les négociations.

A peine les travaux étaient-ils commencés que déjà la nouvelle s'en répandait dans tous les villages sauvages échelonnés le long du Saint-Maurice. Tous les indigènes voulurent voir cette installation et plusieurs, pour cela, firent à pied ou en canot, des centaines de milles de chemin.

Les plus braves, pour mieux voir, allèrent traiter avec les nouveaux arrivants, mais la plupart, les femmes surtout, allèrent se cacher dans les bois, autour du fort, et y restèrent quelquefois embusqués des journées entières, rien que pour les voir passer.

Dans un de ces villages vivait l'héroïne de notre légende, jeune indienne de seize ans d'une remarquable beauté.

Plusieurs guerriers l'avaient déjà demandée en mariage à son père, toujours il les avait refusés. Cependant depuis quelques mois, un

sorcier d'un village éloigné venait souvent le voir, et lui parler de sa science, de ses médecines, de son pouvoir.

Il avait pris beaucoup d'ascendant sur le sauvage à l'âme fruste et apportant à chaque visite des armes et des présents nouveaux, insinuant dans des discours fleuris des menaces à peine voilées, il avait demandé la main de la jeune fille.

La pauvre enfant éprouvait à sa vue une terreur instinctive, elle devinait chez lui les calculs d'une âme basse et cruelle, mais malgré tout, un soir qu'elle n'était pas là, le sorcier avait obtenu du père, une promesse formelle...

Ce jour-là s'était répandue dans les villages, la nouvelle de l'arrivée des Français aux Trois-Rivières. Avec plusieurs compagnes, la jeune indienne avait descendu le Saint-Maurice et s'était venue cacher près du fort pour les voir passer. La cachette, il faut croire, n'était pas des meilleures, car le Secrétaire de Monsieur de Laviolette, passant tout près, aperçut ces femmes et leur sourit.

Notre heroïne, qui croyait d'avance que les Français les mépriseraient, fut bien étonnée et, par un retour curieux, il lui sembla que

c'était elle, et non ses compagnes, que le jeune homme avait regardée; que c'était à elle seule qu'il avait souri.

Ce simple sourire la pénétra, se grava dans son cœur de façon ineffaçable; pour le voir encore une fois s'épanouir devant elle, elle aurait tout donné, tout sacrifié.

Elle aimait le jeune Français.

Quand, au retour, son père lui annonça qu'il avait accepté la demande du sorcier, son cœur se déchira. Elle pleura, elle pria, elle supplia, ce fut en vain.

La chose était décidée, la parole engagée, il fallait obéir.

Folle de douleur, ignorante de la vie, elle s'enfuit de son village, quelque temps après, pendant la nuit. Elle quitta la hutte où dormait son père et prit seule, à pied, le chemin des Trois-Rivières... Espérait-elle y rencontrer celui qui lui avait souri?... Allait elle aller lui demander sa protection?... Peut-être, mais une autre chose encore l'amenait là.

Depuis près de trente ans qu'il y avait des Français à Québec, bien des fois les Robes Noires étaient passées par les villages, semant partout des paroles de paix et de vie. Son père l'en

ayant toujours empêchée, jamais elle n'avait pu leur parler mais on lui avait assuré qu'ils recueillaient les malheureux, que jamais ils ne renvoyaient personne... que leur religion était toute de bonté... Elle irait donc vers eux...

Toute la nuit, elle marcha sans manger, meurtrissant ses pieds aux pierres du chemin, déchirant son visage aux branches de la forêt.

Quand l'aube parut, elle arrivait aux Trois-Rivières.

Timide, elle n'alla pas frapper à la porte du fort, mais blottie derrière un arbre renversé, elle attendit que la porte s'ouvrît...

Quelles idées étranges passaient dans son esprit à cette heure décisive où sa vie allait changer !... Que de souvenirs revenaient à sa mémoire de choses auxquelles, jusqu'alors, elle n'avait accordé aucune attention !... Les sorciers des tribus disaient partout que les blancs étaient cruels et sanguinaires et pourtant des Indiens, blessés et pris par eux, à Québec, avaient été soignés, guéris et renvoyés... Puis, à ces hommes, les Robes Noires avaient parlé, avec chaleur, avec amour !... Ils leur avaient dit — l'un d'entre eux l'avait raconté à son père — qu'au-delà de ce monde, il existait une autre vie d'où les souffrances étaient ban-

nies... Si l'on vivait suivant certaines lois, si l'on croyait à certaines paroles, on pouvait, après la mort, jouir de cette autre vie... Ils appelaient cela, elle s'en rappelait: "Aller au ciel"...

Oh ! qu'elle aurait voulu les connaître, les paroles de vie !... Elle irait, elle verrait les Robes Noires, elle apprendrait d'eux ces paroles auxquelles elle croyait d'avance, puis si celui qu'elle aimait ne voulait pas la garder, elle mourrait, elle "irait au ciel."

Le jour était venu, beau, clair, plein de soleil.

La porte du fort s'ouvre, la pauvre enfant va pour sortir de sa cachette; avant qu'elle ait pu se redresser, un coup terrible lui fait perdre connaissance, elle tombe sans crier...

Depuis quelques jours, le sorcier qui sans cesse l'épiait, avait découvert son secret. Il se doutait qu'elle essaierait de s'enfuir et il la surveillait avec une inlassable constance.

Quand il l'eut vue partir, il alla éveiller le Chef.

— Ta fille est partie, dit-il.

— Où est-elle allée ? demanda le père.

— Aux Trois-Rivières, rejoindre un Français qu'elle aime... Tu m'as trompé, rends-moi

mes armes, rends-moi mes présents; mes médecines me vengeront de toi...

— Non, j'ai donné ma parole. Elle sera ta femme ou elle mourra.

Tous deux s'étaient mis en route pour la rejoindre sur le chemin, mais comme elle avait passé à travers la forêt, ce ne fut qu'au matin qu'on retrouva ses traces et au moment où elle allait se lever, crier vers le fort, son père était arrivé juste à temps pour l'étendre par terre d'un énorme coup de poing. Assommée, on l'avait baillonnée et amenée sous le couvert de la forêt.

Quand l'air frais du matin lui eut fait reprendre ses sens, elle tenta de s'échapper, mais que pouvait une pauvre enfant contre deux hommes forts et habiles?... Impuissante, mais sans s'aider, elle se laissa emporter, invoquant dans son cœur le Dieu puissant des Français...

Déjà, dans ce temps-là, la "Roche" était au bord de l'eau, à l'endroit d'où nous venons. C'était un beau cube de granit parfaitement et uniformément gris, que les sorciers avaient descendu des Laurentides pour en faire un autel. Ils y avaient fixé un énorme anneau en

fer auquel ils liaient les victimes destinées au sacrifice.

Ce fut vers cet autel que les deux sauvages amenèrent la jeune fille, ce fut à l'anneau en fer qu'ils l'attachèrent par de solides liens.

Le trajet avait été dur et long. Comme le jour commençait à baisser, les deux hommes se couchèrent parmi les aulnes du rivage, et l'enfant, écrasée sur sa pierre, passa la nuit à pleurer.

Au matin, ils revinrent vers elle.

— Consens-tu, dit le père, à épouser mon ami?... Malgré ton indignité, il est encore prêt à t'amener dans son village et à te parer comme une de ses femmes.

— Jamais, dit-elle, je veux aller chez les Français apprendre des bonnes Robes-Noires les paroles de vie...

— Tu mourras, alors.

Et les deux hommes partirent...

Pendant vingt jours, elle resta là, broyée, anéantie, le visage tuméfié par les larmes, buvant l'eau croupie du marais, ne mangeant que quelques grains de maïs ronds qu'on avait abandonnés près d'elle.

Quelle triste solitude !

Aux oiseaux qui volaient dans l'air et dont elle enviait la douce liberté, à la brise qui passait,

chantant sous les arbres de la forêt, elle confiait sa peine et ses douleurs. "Allez pour moi, "gentils oiseaux et toi aussi, brise embaumée, "vers les bonnes Robes-Noires, amenez-les vers "moi... Dites-leur qu'ici meurt une pauvre "enfant des bois qui voudrait bien savoir les "paroles de vie... Qu'ils viennent, guidés par "vous, vers ma pierre solitaire... Que leur "Dieu plutôt, leur Dieu tout puissant, les amène vers moi !"...

Et pourtant, tout au fond de son cœur endolori, une autre pensée venait souvent, qu'elle ne voulait confier ni aux oiseaux, ni à la brise, une pensée qui faisait battre son cœur plus vite, qui lui faisait oublier ses douleurs. "Si le Grand-Esprit des Visages Pâles lui ame-"nait le jeune homme qui un jour lui avait "souri... s'il venait, sur les flots ou par les "bois, briser ses liens, l'amener avec lui"...

Mais les jours passaient et sa faiblesse augmentait toujours; à peine si maintenant elle pouvait, de temps en temps, se lever sur sa pierre.

Au matin du vingt-et-unième jour, comme elle était assoupie, tombant de faiblesse et de faim, voici qu'elle entendit, venant du large,

une voix au timbre doux et profond, chantant des paroles inconnues mais dont les modulations se répandaient sur son cœur comme un baume délicieux.

Rêvait-elle ?

Allait-elle, en remuant, chasser la magie, la beauté de son rêve ?... Non, elle ne rêvait pas, elle entendait maintenant un bruit de rames, des Français passaient au large.

Oh ! se dit-elle, s'ils pouvaient m'entendre, me voir... Avec grande peine, elle se leva sur sa pierre et de toute la force de ses pauvres poumons, elle cria au secours.

On l'entendit, car avant de retomber, épuisée, haletante, elle vit le canot virer de bord.

Il s'avançait vers elle...

Mais le sorcier veillait.

Caché sous les premiers arbres de la forêt, il avait vu le canot français passer au large et c'est parce qu'il était occupé à le regarder que, pendant une minute, il avait perdu de vue sa victime et n'avait pu empêcher son cri d'appel.

Il se rua vers elle.

— C'en est fait, dit-il, les Français viennent. Accepte-moi avec ta liberté ou meurs pour ma vengeance.

Pour toute réponse, avec mépris, elle lui cracha au visage.

Furieux, le sorcier tira son couteau, le lui enfonça dans la poitrine et s'enfuit dans la forêt.

Il avait voulu frapper au cœur, une côte avait fait dévier l'arme, la mort n'avait pas été instantanée...

Parmi les joncs qui obstruaient leur marche, les Français arrivaient. Les liens de la captive étaient si forts, si bien tordus, qu'il fallut renoncer à les défaire et ce fut sur "La Roche" qu'on dut la secourir.

On lava, on pansa sa blessure, on lui fit respirer des sels; enfin, elle ouvrit les yeux et dans son sauveur, dans ce jeune homme penché sur elle, épiant le retour de la vie, elle reconnut celui que son cœur désirait, celui qu'elle aimait sans qu'il le sût.

Lui, qui connaissait un peu de médecine, avait examiné la blessure, le poumon était perforé, la mort était imminente.

Catholique dans l'âme, cherchant toujours à éclairer les pauvres âmes ignorantes des indigènes, il voulut l'exhorter à la mort, chercher à lui faire désirer le baptême.

Se servant du dialecte des sauvages du haut du Saint-Maurice, il lui dit: — "Voudrais-tu, "quand tu seras morte, aller dans un pays "magnifique, chanter la gloire de Dieu avec sa "Sainte-Mère?... Pour cela, il faut croire à "la loi d'amour et de pardon... Dieu nous a "aimés jusqu'à mourir pour nous, mourant, il a "pardonné à ses bourreaux... Pardonne à "celui qui t'a frappée, aime ce Dieu qui va te "laver de tes péchés par le baptême et qui va "te recevoir dans son ciel"...

— Enfin, je les entends, ces douces paroles, murmure la victime, j'aime la loi d'amour et du pardon... Je pardonne... Je croyais avant même de savoir les paroles... Et sur mon front... toi... toi... fais couler l'eau qui... remet les péchés...

Comme sur ses lèvres commençait à paraître une petite frange d'écume rougeâtre, le jeune homme, cueillant un peu d'eau dans le marais, lentement la versa sur le front de la mourante en disant: — Je te baptise, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, Ainsi soit-il.

La mourante eut un dernier spasme, sa blessure se rouvrit. Il en sortit plusieurs gouttes d'un sang rouge et vermeil, qui, mêlées à l'eau baptismale, tombèrent sur "La Roche" et s'y

inscrustèrent dans toute l'épaisseur du granit, en larges gouttes espacées...

On trancha les liens, le corps fut amené aux Trois-Rivières où il fut inhumé en terre sainte...

— Mais pourquoi, ajouta mon vieil ami, parlant presque tout bas, pourquoi revient-elle encore?...

Et sa main tremblante pesait lourdement sur mon bras...

Alfred Tourigny, avocat
À Magog

"*Le Cheval Noir de LaBaie*"

C'était un beau soir de septembre.

A la tête de l'Ile des Barques, dans un confortable canot, assis sur du foin sec, abrités par une bonne toile, nous regardions s'ébattre devant nous, nos canards "appelants."

Nous fumions doucement, l'ami Louis et moi.

La lune, dans son plein, se mirait dans les eaux, se berçant dans les replis des vagues...

— Est-il vrai, me dit Louis, que le diable lui-même ait aidé à la construction de l'église de LaBaie ?

— Je ne sais, répondis-je, mais plusieurs l'ont cru. En tous cas, voici les faits:

Un mardi matin, tout le bois de charpente de l'église arrivait de Sorel sur un grand chaland. Pour libérer plus vite le batelier, nous décidâmes de jeter tout le bois à l'eau, de le relier en "cages" et de l'amener ainsi au bord de la rivière.

Le même soir, à onze heures, toutes les cages étaient rendues au fond de l'anse, derrière la "Pointe-aux-Pois," prêtes à être halées sur le rivage par des chevaux.

Le batelier parti, harassés de fatigue, nous allâmes nous coucher.

Seul, notre petit Bichaud, ce jeune charretier si adroit et si débrouillard, resta à dormir sur la grève, couché sous sa charrette. Son cheval, entravé, broutait auprès de lui. Or, voici ce qu'il me raconta.

Le lendemain matin — il pouvait être quatre heures et il faisait encore brun — les renâclements de son cheval l'éveillèrent. L'animal tirait sur sa longe, piétinait nerveusement et cherchait à s'enfuir.

Bichaud se leva pour chercher la cause de cet effroi et, à environ un arpent de distance, tout au bord des aulnes qui poussent sur la "Pointe," il aperçut un magnifique cheval noir.

Tu sais avec quelle passion il aimait les chevaux.

C'était beau de l'entendre, plus tard, dépeindre en s'extasiant, les beautés de cet animal; jamais il n'avait vu son pareil.

Quelle encolure !... Quelle crinière !... Quels jarrets !... Quelles oreilles !... Mais surtout quels yeux !... Et le port noble et la queue fièrement portée...

Tout y passait, chaque membre, chaque muscle.

Attiré, fasciné, le petit Bichaud s'approche du cheval, qui, le voyant venir, incline doucement la tête, semblant quêter une caresse.

Prompt et habile, Bichaud lui passe un cordeau dans la bouche, fait un nœud sous la mâchoire et l'amène vers sa charrette.

Là se place le point mystérieux du récit.

En faisant cet arpent de chemin, bien que cela ne prît qu'une minute, Bichaud revit toute sa vie. Il eut soudain l'intuition, la sensation que c'était le diable qu'il venait de brider. Tous ses péchés passés lui revenaient à la mé-

moire, lui causant une sorte de crainte... La contrition?... Il l'avait bien d'une manière parfaite, le brave garçon... Là, disait-il plus tard, j'aurais voulu être un saint; je l'aurais mâté, le "Maudit," je l'aurais forcé à charroyer tout le bois de l'église... Mais au fond du cœur je le craignais...

Par instinct du métier, bien plus que par raisonnement, il lui passa un collier avec de bons traits doubles.

Choisissant l'un des deux plus gros morceaux de bois, l'un des piliers du clocher, en pin rouge de cinquante-six pieds de long et carré à vives arêtes, de quinze pouces de côté, il attela dessus son beau cheval.

Se sentant gêné, celui-ci parut s'irriter; ses narines frémirent, ses yeux étincelèrent et s'élançant, il brisa l'un de ses traits.

Bichaud s'y attendait, il sourit.

Sans lâcher le cheval, il remplaça les traits par deux fortes chaînes.

Au premier essai, si vite que le charretier avait de la peine à le suivre, labourant le sol sur une profondeur de douze ou quinze pouces, le cheval traîna le morceau de bois et l'amena sur la rive.

— Quand je songe, disait mon homme, que

j'ai été trop peu fûté pour prendre ensemble les deux piliers du clocher !. . .

Mais le jour commençait à poindre, bientôt le soleil allait se lever, vite, il "chaîne" l'autre morceau.

Par espièglerie, et pour essayer la force du cheval, il décida de lui faire traverser avec sa charge, un petit marécage situé tout auprès.

L'animal part, traînant l'énorme morceau en labourant la terre, aussi facilement qu'un homme aurait traîné une voiturette d'enfant. Au beau milieu du marécage, voilà que le bout de la colonne commence à s'enfoncer dans la vase. L'eau jaillit, les chaînes grincent et se tendent, le bois s'enfonce toujours.

En vain le charretier tente de changer la direction, le pilier, pris sous une énorme racine, s'enfonce de plus en plus.

Tout cela, bien plus vite qu'on ne peut le dire.

Enfin, les serres du collier se brisent, le cheval bondit en avant et Bichaud, empêtré dans la boue, tombe et échappe ses guides.

Le nœud sous la mâchoire glisse, se défait, et le cheval est libre.

Quand l'homme se releva, il vit à l'horizon

le soleil qui se levait, mais de cheval noir, point...

Il fallait voir l'air effaré de mon petit charretier quand, à cinq heures et demie, il vint m'éveiller à ma maison de pension.

Il parlait sans suite, par phrases hachées; son teint était livide, ses lèvres tremblaient. "Venez vite, disait-il... Allons vite... Cou-
"rons chez Monsieur le Curé... J'ai vu...
"Je viens de voir le diable...

Avait-il vu vraiment le Cheval Noir?...

Dans un rêve, adroit comme il était, avait-il pu faire cet ouvrage avec son propre cheval?...

Je ne sais.

J'ai simplement vu l'un des piliers du clocher rendu sur le rivage et l'autre, enfoncé dans la boue, sous une énorme racine que nous dûmes couper pour arracher le pilier. Et pour le sortir de là, il nous fallut deux bons chevaux, que nous dûmes encore aider avec des leviers et des rouleaux.

Le capitaine F. Crépeau
À Sorel

"*Le Mousquet de l'Iroquois*"

— Ainsi, père Edouard, vos ancêtres furent tous des forgerons ?

— Oui, le premier du nom qui vint au Canada était un armurier et depuis, tous, de père en fils, nous avons été forgerons, ici, à Sorel.

— Alors, votre ancêtre dut être le premier forgeron à Sorel ?

— Faites excuse. Il y avait des forgerons ici, même avant l'arrivée des Français.

— J'ignorais cela.

— Et pourtant, c'est bien vrai. Nous avions autrefois, au Musée du Vieux Collège, un mous-

quet entièrement fait au marteau, que les professeurs appelaient: "Le Mousquet de l'Iroquois." Il doit être aujourd'hui dans quelque collection d'antiquités, mais moi-même, quand j'étais enfant, je l'ai vu de mes yeux.

— Une histoire de chez nous, alors... vite racontez nous cela...

Et le vieux forgeron, Edouard L..., après avoir placé dans son feu une "élèze" de cèdre, ramena par dessus, avec sa petite pelle, les restes de charbon, s'assit sur son enclume et parla à peu près en ces termes:

Mon grand-père, un rude forgeron, n'était pas un menteur. Il savait une foule de choses que l'on trouve dans les livres, mais il en savait bien d'autres encore, que jamais personne n'a écrites, sur l'histoire du pays.

Une trentaine d'années, disait-il, avant la fondation de Sorel, Champlain monta en canot de Québec, et, s'engageant dans la Rivière Chambly, alla jusqu'à l'Ile aux Noix, avec une troupe de Hurons, pour porter la guerre chez les Iroquois.

Vous avez lu dans les livres, à ce propos, que les Iroquois formaient une nation guerrière, féroce et sanguinaire, presque sans lois. Mon

grand-père assurait qu'au contraire, braves à la guerre, ils étaient bons, habiles et industrieux dans la paix.

Si les autres peuplades les craignaient tant, ce n'était pas parce qu'ils étaient plus féroces que leurs voisins, mais bien parce que, plus industrieux, ils exploitaient les gisements de fer avoisinant le Lac Champlain et avaient chez eux d'habiles forgerons.

Dans l'histoire, généralement, on ne parle que des hauts faits des guerriers. C'est un tort, disait mon grand-père; quand on y réfléchit, on comprend que ceux qui, réellement, remportent ou mieux font la victoire, ce sont les forgerons et les armuriers.

Voyez ce brave soldat qui, l'épée à la main, s'élance à l'assaut d'une citadelle, mettez dans sa main un sabre de bois et votre héros devient ridicule... Non, ceux qui font la guerre fructueuse, ceux qui donnent la victoire à leur pays, ce sont ceux qui fabriquent les armes, ce sont les armuriers et les forgerons.

Les Iroquois étaient braves, ils étaient la terreur de leurs ennemis parce qu'ils se sentaient bien armés. Leurs armes étaient solides et légères, d'habiles ouvriers leur en fournissaient sans cesse de rechange.

Comprenez-vous, maintenant, l'impression produite dans les Cinq Cantons par l'arrivée de Champlain, armé d'un mousquet?...

Au premier mot de la poudre — mot meurtrier d'ailleurs — tous s'enfuirent.

C'était tôt fait; mais arrivés au village, il fallait dire aux forgerons pourquoi on avait fui, quelles armes avaient été employées contre eux, quels effets ces armes avaient produits. Eux, dans le calme de la forge, sans hâte, sans crainte, sans préjugés, sans colère, cherchaient à comprendre, à se rendre un compte exact de la chose nouvelle qui leur arrivait.

Mais voici ce que racontait mon grand-père:

C'était en 1609.

Dans un des Cinq Cantons, un jeune forgeron venait de finir son apprentissage. Chez les Iroquois, pour affirmer sa maîtrise, la loi ordonnait à tout nouveau "compagnon" de fabriquer trois flèches, un fer de lance, un casse-tête et, surtout, une hache à large tranchant; de descendre à Sorel et là, d'aller sur les bords de ce joli ruisseau qu'on appelle aujourd'hui "Le Ruisseau Jean" pour y tremper ses armes.

Ce ruisseau, entièrement alimenté par des sources souterraines, coulait sans cesse et abondamment une eau claire et limpide, à tempé-

rature constante, très froide en été, ne gelant pas en hiver. Cette eau était regardée comme la meilleure du pays pour la trempe des armes et quelques forges restaient presque en permanence, établies sur ses bords.

Le jeune homme était donc venu à Sorel, y avait trempé ses premières armes, puis était retourné dans son village pour offrir à son chef les prémices de son travail.

Satisfait, celui-ci, pour le récompenser, le fiança à sa plus jeune fille.

Depuis longtemps, les deux jeunes gens s'aimaient, la décision du chef comblait leurs vœux, le mariage fut fixé à la chute des feuilles.

Mais voici qu'un matin, un coureur apporte au village la nouvelle de l'approche des Hurons. Il annonce qu'au milieu d'eux marche un guerrier au visage blanc, aux mains blanches, ne portant ni lance, ni flèches, ni bouclier. Un des Hurons qui marche à ses côtés porte un instrument en fer creux, fait de singulière façon.

Les guerriers aussitôt s'assemblent et se portent à la rencontre de l'ennemi. Le chef apporte ses armes nouvelles, il veut essayer contre les Hurons la valeur de l'ouvrage du jeune forgeron.

Quand les troupes sont en présence, les rangs des Hurons s'ouvrent. Champlain paraît. Il arme son mousquet, le met à son épaule et, lentement, soigneusement, il vise.

Une détonation retentit, un coup de tonnerre, semble-t-il.

Le chef tombe foudroyé, son fils qui le suit a le même sort et un autre Iroquois est grièvement blessé.

Croyant le ciel contre eux, les autres s'enfuient en criant.

Les Hurons, fiers d'avoir vu une fois fuir leurs vieux ennemis, scalpent les morts, Champlain remonte encore un peu la rivière, explore les rives, puis le parti reprend le chemin de Québec.

Quand ils furent loin, le jeune forgeron avec sa fiancée, vint relever les morts. Ils constatèrent que ceux-ci avaient été tués par des morceaux de plomb, lancés par une force inconnue.

Alors, les mains réunies sur la tête sanglante et dépouillée du vieux chef, tous deux promirent de le venger. Ils jurèrent de ne pas s'épouser avant d'avoir pu emprisonner à leur tour ce qu'ils appelaient "le feu du ciel" et d'avoir pu, eux aussi, le diriger contre leurs ennemis.

Le serment était lourd, mais leurs cœurs étaient jeunes et leurs volontés tenaces...

Le lendemain, plaçant dans un canot leurs outils et leurs provisions, ils descendirent à Sorel.

Arrivés là, sur les bords escarpés du "Ruisseau Jean," sous le dôme des grands pins qui occupaient alors l'emplacement de l'église actuelle, ils construisirent deux cabanes.

L'automne était venu, le gibier abondait dans les Iles, les poissons en grand nombre remontaient le ruisseau. Ils firent leurs provisions, se promettant de descendre le printemps suivant à Québec, pour y observer les Français.

Le forgeron passa l'hiver à se confectionner des armes tandis que sa fiancée préparait les vêtements et pourvoyait à l'entretien des deux cabanes.

Au printemps, comme ils allaient partir, ils apprirent qu'encore une fois, le Visage Pâle remontait le fleuve, pour venir les combattre.

Cette fois, la rencontre eut lieu à Sorel, du côté de "La Pointe."

Une fois encore, Champlain fut vainqueur; ses mousquets parlèrent plusieurs fois et la bataille dura longtemps.

Les Iroquois abandonnèrent le champ de bataille, mais dans la nuit, Champlain s'aperçut qu'on lui avait enlevé un de ses mousquets; ne sachant s'il était trahi par les Hurons, il se hâta de retourner à Québec.

C'était le forgeron, qui, bravant la mort au poteau du supplice; qui, bien plus encore, bravant ce que, dans son âme ignorante, il croyait être "la colère des manitous," s'était glissé dans le camp et avait enlevé le mousquet...

Enfin, il tenait dans ses mains, en son pouvoir, cet instrument de mort, ce terrible mécanisme capable d'emprisonner le feu du ciel; mais, ô dérision, c'est en vain qu'il essaie de le faire parler. Le chien de l'arme, tombant au déclenchement, produit bien l'étincelle de la pierre à feu, mais le bassinet ne s'illumine pas, les plombs glissés dans le canon n'en ressortent pas.

Les sorciers des Cantons, consultés, s'assemblèrent et, après de longues délibérations, décidèrent que le Grand Esprit des Visages Pâles avait abandonné l'arme et qu'il était nécessaire d'en faire une autre semblable, toute de fabrication indigène.

Le jeune homme se mit donc à l'œuvre.

Du matin jusqu'au soir, debout près de sa forge, toujours il travaillait.

Il se savait capable d'exécuter un tel travail, mais il se demandait s'il pourrait lui donner la vie.

Le Grand Esprit des Peaux Rouges était-il assez puissant pour donner à ce mousquet la force de lancer des plombs meurtriers à plusieurs centaines de pas?...

Il mêlait à son ouvrage mille incantations.

Chaque jour, quelqu'un des sorciers de la tribu venait se pencher sur les morceaux de fer que son marteau façonnait et là, cherchait par des formules magiques, à leur infuser la force inconnue.

Les pauvres gens ne connaissaient pas la poudre, ne se doutaient même pas de son existence.

Longtemps le forgeron travailla, bien des fois, il recommença son ouvrage; enfin, il eut une arme à peu près parfaite.

Mais, priant le Grand Esprit, en vain il épaulait son arme; comme celle des Français, elle ne donnait que l'étincelle de la pierre à feu.

Pas de détonation, pas de flammes, les plombs placés dedans y restaient.

En vain, il avait défait, coupé, ouvert le mousquet de Champlain, en vain il en avait scruté le mécanisme; comme les médecins, disséquant un cerveau, ne peuvent y trouver l'intelligence qui l'habitait, de même, lui, ne pouvait découvrir dans cette arme ce quelque chose qui lui aurait donné la vie.

Et les mois passaient...

La fiancée fidèle, attendant la vengeance, apportait chaque jour à son promis, les choses nécessaires à la vie.

Pour lui, elle chassait. Pour lui, dans la Baie de Lavallière, elle tendait des lacets au gibier; pour lui, dans le ruisseau, elle tendait des nasses au poisson.

Lui travaillait toujours.

Il avait pourtant des heures de terrible découragement; il lui venait parfois des tentations de tout briser, d'abandonner ses recherches, de reprendre ses vieilles armes et d'aller vers Québec, chercher la vengeance promise.

Mais la volonté revenait plus forte et il cherchait encore...

De son côté, la belle fiancée commençait à désespérer du succès de son ami.

Bien des fois, quand Avril chassait la neige, quand Mai ramenait les bourgeons aux arbres,

quand la brise du Sud, apportant les oiseaux, faisait s'ouvrir les fleurs, elle venait, comme une esclave, servir celui qu'elle aimait.

Elle aurait voulu, alors, le voir abandonner ses recherches, renoncer aux anciens serments, et couler avec elle la bonne vie qu'ils avaient rêvée autrefois... Mais elle n'osait le dire et, marchant sous le couvert des bois, voguant sur l'onde du grand fleuve, toujours elle cherchait "dans son cœur" la cause de leur insuccès.

Son cœur lui disait que quelque chose d'absolu manquait à leurs recherches; qu'une puissance inconnue existait, que rien ne leur ferait découvrir.

Un jour, enfin, des Sauvages à la chasse dans les îles, annoncèrent qu'un canot, remontant le fleuve, venait sur le lac Saint-Pierre.

Les chefs s'assemblèrent et il fut décidé de l'attaquer entre Sainte-Anne et l'Ile de Grâce.

La jeune fille se promit d'observer le combat et de constater, par elle-même, si les Français ne mettaient pas, dans leurs fusils, autre chose que du plomb.

Elle se rendit à la Pointe de Sainte-Anne et là, cachée derrière un tronc d'arbre, elle attendit le combat, passant son temps à se

préparer de bonnes meurtrières pour mieux observer les combattants.

Le canot paraît, les Français rament en chantant.

Comme il passe la batture de la "Pointe-au-Soupir," du rivage part une nuée de flèches qui l'environne de toutes parts, mais il est trop éloigné pour que ces armes soient bien dangereuses.

Les rameurs se hâtent de prendre le large tandis que les autres, se levant, font face à l'ennemi et épaulent leurs mousquets.

Elle en observe un, un seul. Elle le voit déclencher son arme, elle voit l'étincelle briller, le bassinet de l'arme s'illuminer, le feu sortir de l'arme par torrents, une détonation terrible retentir.

Elle entend le cri de mort d'un de ses compatriotes, mais impassible, elle surveille toujours le tireur.

Elle le voit se rasseoir, prendre dans une corne qu'il porte en sautoir, un peu d'une substance noirâtre qu'il verse dans le creux de sa main. Il introduit cette substance dans le canon de son fusil, broie quelques feuilles sèches qu'il y enfonce à la suite et qu'il foule longuement et soigneusement, avec une baguette.

Elle le voit prendre dans un sac deux morceaux de plomb, les glisser à leur tour par-dessus les feuilles, puis les fouler encore.

Enfin, il prend un peu de sa poudre noirâtre, une pincée seulement et en garnit le bassinet de son arme.

Alors, il se relève pour tirer encore.

L'Enfant des Bois en a vu assez.

Elle sait, maintenant, que ce n'est pas le Grand Esprit qui chasse le plomb, mais bien une substance qui explose au contact du feu. Cette substance, elle l'a vue, tous les Français en ont, ils la tiennent dans une corne... Ah ! si elle pouvait s'en procurer !

Quand le canot est éloigné, la jeune fille quitte sa cachette, revient bien vite par les bois au "Ruisseau Jean" et, se jetant dans les bras de son fiancé, elle lui crie: "J'ai trouvé le secret !"

Elle va lui confier sa découverte.

Mais lui est dans une de ses heures de sombre découragement. Il a vu passer au large le canot des Français, il secoue tristement la tête... "C'en est fait, dit-il, ils vont prendre "notre pays... Contre eux, nos armes sont

"impuissantes, même nos dieux ne peuvent "rien... Mieux vaudrait mourir !"...

La fiancée, triste, découragée, se retire et va s'asseoir sur le bord du coteau. Vous qui venez le soir écouter les lames caressant le rivage à vos pieds, vous doutez-vous qu'autrefois, une vierge attristée vint s'asseoir à la même place pour confier à l'onde fugitive, son amour et sa douleur ?...

Comme elle rêvait là, le cœur serré, elle voit le canot des Français qui, après avoir rebroussé chemin, s'approche de la tête de l'Ile Saint-Ignace, comme pour y camper.

En effet, le canot aborde, une tente se dresse, un feu s'allume, le campement se prépare.

Ah ! ce feu qui brûle encore lorsque la nuit commence à tomber sur le fleuve, ce feu l'attire, l'hypnotise.

Près de ce feu, il y a de cette substance inconnue qui fait parler les mousquets. Si elle en possédait, son ami ne la renverrait plus... il ne voudrait plus mourir...

Longtemps, elle reste sans bouger et la lune, à son premier quartier, parcourt toute sa route, tandis qu'elle rêve en regardant miroiter l'eau.

Enfin, la lune a disparu, les ténèbres sont épaisses, l'Indienne prend son canot et traverse

à Saint-Ignace. Suivant le bord de l'eau, elle s'approche du camp des Français.

Près de l'eau brûlent des branches sèches, plus loin s'élève la tente. Près du feu, un Huron veille. Il se chauffe pendant quelques minutes, puis va se pencher au-dessus de l'eau pour voir si dans les mirages de l'onde, il ne verra rien remuer; se retournant, il jette un long regard vers la Pointe au Sable et revient s'accroupir près du feu où il jette quelques fagots.

De temps en temps, il répète ce manège.

Quand pour la troisième fois, il retourne près du brasier, l'Indienne qui l'a observé se glisse dans l'ombre de la tente.

Elle s'arrête et écoute.

Si on la surprend, on l'arrachera à son ami, on l'attachera au poteau du supplice ou, prisonnière, on l'amènera partager le wigwam d'un inconnu.

Son cœur bat bien fort.

Elle sait qu'elle brave la mort, mais son ami l'attend. Que vaut la vie sans lui ?...

Elle entend la respiration tranquille des dormeurs et, accrochée à un piquet, devant la tente, elle aperçoit l'une de ces cornes qu'elle cherche.

Que les minutes sont longues !...

Enfin le Huron se relève pour aller se pencher sur l'eau, elle sort de l'ombre de la tente, saisit la corne convoitée et, quand le veilleur revient près du feu, elle a regagné sa cachette.

Au mouvement suivant de la sentinelle, lentement, doucement, elle retourne sur ses pas.

Il lui vient de folles envies de se mettre à courir, de crier sa victoire, de défier ses ennemis, mais les Français donnent la mort de si loin...

Elle reprend sa marche, féline et douce, sans froisser une feuille, sans heurter un caillou, semblable à une ombre qui glisse.

Elle rejoint son canot et traverse à Sorel.

Au lieu d'entrer dans sa cabane, elle se dirige vers celle de son fiancé; elle se couche sur le seuil et, brisée de fatigues et d'émotions, serrant sur son cœur la poudre précieuse, lourdement, elle s'endort.

Au matin, l'Iroquois la trouve dormant, confiante, radieuse malgré sa fatigue.

Invinciblement attiré par cette femme qu'il aime, sur son front brun et lisse, il dépose un baiser.

A ce contact, l'Indienne se réveille; mais loin de se dérober, elle s'attache au cou de son fiancé.

"Aimons-nous, lui dit-elle, aimons-nous sans

"contrainte, car j'ai trouvé la vengeance...
"J'ai dérobé aux blancs leur secret et mainte-
"nant, nous pourrons venger nos morts...
"Vois cette poudre, c'est leur secret... Aimons-
"nous librement, l'avenir est à nous"...

Et dans ce beau matin d'été, elle dit son voyage et ses angoisses, son succès final. Assis l'un près de l'autre, pour la première fois depuis si longtemps, ils osent parler d'amour...

Mais, toujours fidèle à la foi jurée, le forgeron veut, avant leur mariage, vérifier l'exactitude des faits rapportés.

Ils prennent leur mousquet, répètent de point en point ce que, la veille, la jeune fille a remarqué quand le Français a préparé son arme et voilà que le mousquet, réellement chargé cette fois, est prêt à faire feu.

Le chien est relevé. Une simple pression du doigt peut produire le déclenchement et cette fois la flamme sortira et les plombs iront où l'on voudra les envoyer.

Toute conquête de l'esprit sur la matière se paie, chez les Sauvages comme chez les peuples civilisés.

Pour la première fois, un enfant des forêts d'Amérique avait emmagasiné la poudre dans

un mousquet, c'était un immense pas en avant pour la science de ces humbles, cette conquête demandait un sacrifice.

Quel démon vint hanter l'esprit du pauvre forgeron?

Il avait tant cherché, tant travaillé... Allait-il maintenant marcher en aveugle et utiliser la poudre sans savoir, au moins, ce que c'était?... Non, il allait enlever les plombs qui tuent, pour écarter le danger, puis il regarderait travailler la poudre pour surprendre son secret.

Il retira les balles du canon du mousquet, puis se plaçant le dos à la lumière, il amena l'arme en ligne avec son œil, de manière à pouvoir regarder à l'intérieur.

Craintive, sa fiancée lui disait: "Pourquoi "es-tu si curieux?... Les Français ne regar- "dent jamais travailler la poudre... Pourquoi "toujours vouloir savoir?..."

Mais lui s'était placé avec soin et, maintenant, il disait à la jeune fille: "Déclenche l'arme." Instinctivement elle refusait, mais, au deuxième ordre, elle obéit.

Ce fut dans la cabane une explosion terrible et le pauvre forgeron, la tête fracassée, le visage brûlé par la poudre, roula sur le plancher.

Epouvantée, perdue dans un nuage de fumée, la fiancée n'a rien vu... Maintenant que la fumée se relève, elle voit un corps par terre. Ce corps a une tête noircie, brûlée, défigurée... mais c'est son ami, son fiancé... son mari...

Elle se jette sur lui, l'entoure de ses bras, l'embrasse, le supplie de lui répondre, de revivre...

Mais déjà, dans ses bras, le corps se refroidit, se glace, se roidit...

Qui pourrait dépeindre le désespoir de la jeune femme?

Après avoir cherché, après avoir attendu le bonheur pendant tant et de si longues années, le voir là, près de soi, à portée de sa main et, lorsqu'on va pour le saisir, le sentir glisser sous ses doigts et le voir fuir loin, bien loin, sans retour possible, sans espoir, pour toujours !...

Et l'Indienne ne connaissait pas le Dieu qui a tant souffert pour les hommes, la Vierge aux Sept Douleurs qui aurait pu lui donner du courage...

Seule, elle erre autour de la cabane... Pour elle, les chants des lames n'ont plus de douceur ni de rythme, les arbres de la forêt n'ont plus que de tristes soupirs, les sables du rivage, au lieu de chanter, ne font que grincer sous le flot.

Le jour passe trop long, la nuit lui succède plus longue, plus triste encore

Enfin, il faut en finir.

Lentement, comme un automate, au pied d'un pin énorme, au sommet du coteau, elle creuse une fosse profonde.

Avec du foin d'odeur, elle en tapisse le fond et les côtés puis y dépose le corps de son fiancé.

Au-dessus de la fosse, sur des branches entrelacées, supportées par un seul gros poteau debout, elle entasse du sable, des branches, de la tourbe, de la pierre.

Quand tout est préparé, elle place à côté du mort, le mousquet cause de leur malheur, puis elle-même entre dans la fosse.

Elle passe son bras gauche autour de la tête de l'aimé et, de la main droite, arrache le poteau qui supporte tout son échafaudage.

Tout s'écroule, ensevelissant les acteurs de ce drame navrant.

Broyée, écrasée, sans un cri, elle meurt, fidèle, jusque dans la mort, à celui qu'elle avait choisi.

Ce ne fut que plus de cent ans plus tard, quand on décida de bâtir une église près du

ruisseau Jean, qu'on fit la lugubre découverte. On avait coupé un pin énorme, bien des fois centenaire et, en en enlevant la souche, on découvrit tout auprès les deux squelettes et

"Le Mousquet de l'Iroquois."

Monsieur L.-A. Crépeau
À Maisonneuve

Les Filles du Bedeau

Pour être constructeur d'églises, il y a cinquante ans, me disait mon père, il ne fallait pas seulement être maçon, charpentier, menuisier, couvreur, sculpteur, doreur et architecte, comme il arrive dans tous les pays neufs où les ouvriers ne sont pas encore spécialisés, mais surtout, il fallait savoir déployer, à chaque instant, de la souplesse, du tact et de la diplomatie.

Seule, la présence de nombreux apprentis, jeunes mais forts, capables mais peu payés, nous permettait de faire face à la concurrence; mais

que d'embarras nous occasionnaient ces jeunes gens de seize à dix-huit ans, que de misères ils nous amenaient.

Ce qu'il me fallut parlementer pour empêcher des poursuites judiciaires le jour où la mairesse de Saint-E... tomba du perron de l'église parce qu'un apprenti y avait cloué les sabots qu'elle avait déposés en entrant, ce n'est rien de le dire.

Puis, ce loustic qui laissa cheoir sur la tête du sacristain un lustre en bois de cent chandelles avec clinquants en verre, qu'il lui descendait de la voûte... Le sacristain en vit bien plus que cent, de ces fameuses chandelles...

Enfin, que de fois il m'a fallu en envoyer quelques-uns demander pardon aux curés chez qui l'on travaillait, pour des œufs bus ou des "jardinages" dérobés.

Mais je suis loin des "Filles du Bedeau," j'y reviens.

Cette fois, disait mon père, je ne dirai ni où, ni pour qui je travaillais. Le bedeau dont il est question, quoique bie vieux, vit encore, ses filles sont mariées et mères de nombreuse familles et tout le monde dans la paroisse, y connaît mon histoire.

Donc, le bedeau avait trois filles à marier... et bien des poules à soigner.

Et puisque le Curé faisait faire des réparations à l'église, cet homme qui avait la charge de me reconduire au bateau, m'avait demandé de lui envoyer quelques pensionnaires.

J'acceptai et ce fut chez lui que je plaçai mes trois jeunes apprentis.

Homme pratique, il aurait mieux aimé avoir en pension des "compagnons," des gens plus âgés et — pourquoi ne pas le dire puisque lui-même le disait si souvent — plus mariables; mais tous les constructeurs savent que les "compagnons" préfèrent se placer eux-mêmes, à leur goût.

Je lui envoyai donc mes apprentis et voilà que, malgré leur jeune âge, au bout d'une semaine, ils commençaient à faire un brin de cour aux filles de leur hôte.

Etaient-elles inflammables?... Etaient-elles — ce qui est plus probable — aussi jeunes de caractère que mes écervelés?... Je ne sais, mais à mon premier voyage, j'appris que, chaque soir, mes lapins veillaient jusqu'à une heure assez avancée, jouant de l'accordéon, chantant, même parfois dansant, sans songer à dormir.

Encore, si le bon bedeau avait vu cela avec

la perspective d'un ou de plusieurs mariages !... Mais non, de simples blancs becs, des apprentis, des gens pas mariables... Et les renvoyer, c'était perdre leur pension qui, pour lui, représentait le succès de son année.

Pour empêcher sans brusquerie les longues veillées, il résolut d'abréger, sans en avoir l'air, le sommeil du matin.

Comme il avait plusieurs poules, à chaque aurore, un quart d'heure avant son "Angelus," il prit la coutume de venir se placer devant sa porte, juste sous la fenêtre de ses pensionnaires et là, d'appeler d'une voix de stentor: "Petits... petits... petits..."

Les "petits" l'entouraient et le bedeau criait toujours.

En vain les apprentis demandaient qu'on les laissât dormir, il criait tant et si fort, qu'à la fin, de guerre lasse, il leur fallait se lever.

Inutile de dire qu'ils n'attendaient qu'une occasion de se venger.

Enfin, elle se présenta.

Le bedeau avait un frère, ancien joli garçon, bon danseur, grand joueur de violon, gai, pimpant, mais toujours ciré, pommadé et tiré à quatre épingles.

Malgré sa jovialité, il passait pour un homme "vif et prompt" et le bedeau, quand il parlait de lui, disait souvent en riant "qu'il avait la peau courte."

Un soir, il était resté à la maison.

A table, après avoir parlé de beaucoup d'autres choses, un des apprentis demanda au bedeau: "Nous laisserez-vous dormir demain, "votre frère est ici, nous pourrons veiller plus "tard et nous amuser un peu?"...

— Non, fut-il répondu, couchez vous à bonne heure, et vous aurez une bonne nuit.

— S'il vous éveille, jetez-lui un seau d'eau, dit sans malice le vieux garçon.

— Je voudrais t'y voir, dit son frère.

Et l'on parla d'autre chose.

Mais l'idée était lancée. Lancée non dans une terre aride et rocailleuse, mais dans un terrain fertile et productif, trois cervelles d'enfants de seize ans.

Le soir, comme toujours, après avoir veillé très tard, ils montèrent leur eau pour les ablutions du matin et se couchèrent en parlant bas pour ne pas déranger le vieux garçon qui couchait sur un autre lit, dans leur chambre.

Le lendemain matin, à peine le bedeau, sur le seuil de sa porte, lançait-il de sa voix toni-

truante son premier "Petits !..." qu'une douche glacée lui descendait du ciel. Un seau d'eau, un plein seau, lui tombait sur la tête et les épaules en même temps que le châssis du haut se fermait.

Si son frère "avait la peau courte," la sienne ne pêchait pas par excès de longueur, car il entra dans une colère terrible.

Rentrant dans la maison, il gravit l'escalier, les yeux brillants, les poings crispés; malheur aux pauvres apprentis !...

Mais qui sort de leur chambre, un seau vide à la main, en chemise de nuit, les yeux bouffis ?... C'est son frère, c'est le vieux garçon... Ah ! quelle scène !... Avant un mot d'explication, ils échangent toute une théorie de taloches et de coups de poing.

Le vieux garçon crie: "Il est fou, arrêtez-"le !"... l'autre hurle: "Ah ! c'est toi, mon "vieux singe," et il cogne toujours.

Voici ce qui était arrivé.

L'un des apprentis, après avoir fait le coup, avait couru au lit du vieux garçon.

Rudement, il l'avait secoué et, lui mettant dans la main l'anse du seau vide, il lui avait dit: "Vite, votre frère vous appelle"... puis, sautant dans son lit, il s'était blotti sous ses

oreillers, se promettant de s'en servir comme d'un bouclier au cas où le bedeau se rendrait jusqu'à lui.

Le vieux garçon, surpris, ne voyant rien remuer, encore tout endormi, était sorti de la chambre juste à temps pour recevoir la leçon méritée par un autre...

Comme il n'est pas de comédie, si drôle soit-elle, qui ne vienne à finir, on termina par où l'on aurait dû commencer.

On s'expliqua.

Par la fenêtre, fous de rire, mais de peur aussi, les apprentis étaient partis.

Mon contremaître eut pitié d'eux et les changea de pension.

L'histoire eut dans la paroisse un succès de fou rire et je dus envoyer mes apprentis ailleurs par crainte de représailles de la part du bedeau ou du joueur de violon.

Celui-ci pardonna, mais jamais, malgré les exhortations de Monsieur le Curé, le bedeau ne voulut rire de l'aventure; même, c'est un comble, il en garde encore rancune à son vieux frère.

Monsieur H.-J. Délisle
À Yamachiche

"Noël des Iles"

... Encore une pipe? offrit le grand Pierre, en tendant son sac à tabac.

— Oui, nous avons encore une heure avant la Messe de Minuit.

Et lentement, l'ami François chargea sa bonne pipe de bruyère. Ramenant vers le poêle ronflant ses pieds toujours frileux, il dit:

— Ainsi, mon cher Pierre, jamais les gens de l'Ile-de-Grâce n'ont manqué la Messe de Minuit à cause de la traverse?

— Jamais depuis que nous avons une église à Sainte-Anne.

— Et c'est une histoire ?

— Courte et simple, la voici:

Lorsqu'il s'agit d'ériger une nouvelle paroisse, de bâtir une nouvelle église, Satan se trouble.

Il sait que dans cette église se feront des prières, il sait que, chaque jour, le Saint Sacrifice de la Messe y sera offert et, par tous les moyens, il cherche à faire avorter le projet.

A l'un, il suggère que le Curé ou même l'Evêque ne sont pas des hommes d'affaires et qu'ils vont affecter ses intérêts matériels...

A l'autre, il dit: "Tu as fourni ta part dans la vieille église, pourquoi la perdre?"...

A plusieurs enfin, il fait dire: "C'est toujours nous qu'on fait payer"...

C'est en vain que leur Ange gardien leur souffle à l'oreille que l'intérêt des âmes doit primer l'intérêt temporel — généralement pas lésé, d'ailleurs — le diable se débat et leur suggère mille prétextes.

Ainsi en était-il, à l'Ile-de-Grâce, la plus belle des îles de Sorel, quand on parla d'ériger la paroisse de Sainte-Anne.

Là, non seulement Satan avait ces vulgaires raisons qu'on retrouve partout, mais il en avait

inventé une autre, toute locale, mais bien plus propre à décourager les gens.

Entre l'Ile-de-Grâce et l'Eglise de Saint-Anne passe le grand chenal du Saint-Laurent, large, en cet endroit, d'une trentaine d'arpents.

— "Les plus belles fêtes de l'année," disaient les quelques fortes têtes de l'endroit, "sont au "printemps et à l'automne, alors que la tra-"verse est impraticable... A Pâques, la glace "s'en va, à Noël souvent, elle n'est pas arrêtée... "Nous aurons une église et, à Pâques et à Noël, "nous ne pourrons y aller."

Et c'était vrai, trop souvent.

Mais la majorité, composée de chrétiens fervents, se disaient: "Une église ici, c'est la "prière facilitée à la paroisse, ce sont des messes, "des communions plus fréquentes parmi nous. "C'est un chemin vers le Ciel ouvert tout près "de nos demeures... Qu'importent les sacri-"fices?... Puisque l'Evêque le permet, il nous "faut une église"...

Le grand nombre avait donc signé la pétition et la paroisse de Sainte-Anne, comprenant l'Ile-de-Grâce, avait été érigée civilement et canoniquement.

Il fallut construire une église.

Tout l'été que dura la construction, les choses

allèrent au plus mal. Le temps était souvent mauvais, le fleuve presque toujours houleux.

"Dans le creuset de l'épreuve, Dieu purifiait l'or des cœurs."

Les opposants jubilaient...

Enfin, le jour vint où l'église fut terminée et le Curé, confiant, comme pour forcer la main à Dieu, en fixa l'inauguration à la Messe de Minuit.

Tous les gens de l'Ile voulaient être de la fête, mais le vingt-quatre décembre, par une sorte de fatalité, un vent violent soufflait sur le fleuve, le courant charroyait d'énormes banquises, la traverse était impossible.

Dans toutes les maisons, depuis une semaine, le Curé avait fait commencer des neuvaines de chapelets, pour demander à Sainte-Anne, la patronne de la paroisse, une bonne traverse. "Surtout," avait-il dit aux mères, "faites prier les enfants."

Et les heures passaient.

Déjà le souper était pris, la veillée commencée et, par les fenêtres, on pouvait voir, de l'autre côté du fleuve, des lumières aller et venir, affairées, autour de l'église.

Dans ces trente arpents, les glaçons en grinçant, passaient à pleine rivière; ballottés par les

lames, ils se choquaient entre eux, produisant un bruit terrible que le vent amplifiait en l'emportant.

Plusieurs désespéraient, mais les enfants priaient toujours.

Un grand nombre de petites filles, rassemblées chez la maîtresse d'école, répondaient aux invocations à Sainte-Anne; toutes étaient à genoux.

Soudain, l'une d'elles, la petite Marie, tremblante, se leva.

Son visage était pâle, mais son air résolu.

Sage, belle, affectueuse, pleine d'esprit et de talent, chacun, dans la paroisse, l'appelait: "La Perle de l'Ile."

Elle se leva donc et, d'une voix ferme mais changée, dit: "Sainte-Anne l'a promis, nous "traverserons cette année... et toujours !"...

Un silence profond, angoissant, solennel, suivit ces paroles et voici qu'on commença à discerner, vers le bas du fleuve, le bruit de ces heurts significatifs, ces craquements bien connus par les habitants de ces régions, de la glace qui se choque, se tasse, s'amoncelle, puis s'arrête.

Ce bruit qu'on entendait d'abord vers l'Ile des Barques, montait, montait toujours.

On l'entendit peu à peu se rapprocher de la

maison, puis la dépasser pour aller en montant se perdre vers Sorel.

La glace était arrêtée, la traverse obtenue.

On écoutait toujours.

La petite Marie était retombée à genoux; pleurant silencieusement, elle priait encore et le ciel sombre s'éclaircissait.

Les étoiles, une à une, se dévoilaient, les nuages se fondaient, un froid vif se répandait partout.

A onze heures, les jeunes gens, munis de haches et de pelles se mirent à l'ouvrage et, une demi-heure après, un chemin était ouvert, tout marqué de balises, conduisant de l'Ile-de-Grâce à l'église de Sainte-Anne.

Tout le monde assista à la messe.

Les vieux en parlent encore.

Huit jours après, la petite Marie mourait, avouant à sa mère qu'elle avait offert sa vie pour obtenir une traverse.

Depuis, jamais celle-ci n'a manqué.

Et nous-mêmes, secouant la cendre de nos pipes, nous allâmes embarquer dans la voiture qui devait nous mener de l'Ile-de-Grâce à l'église de Sainte-Anne, car il était bientôt l'heure de la Messe de Minuit...

Monsieur H.-A. Casavant
À Montréal

"Le Convive Inattendu"

Quand on bâtit des églises, quand on emploie sur des chantiers temporaires et à la campagne, des ouvriers de tous les métiers, il nous vient nécessairement, parmi les chercheurs d'ouvrage, des types très originaux.

Ainsi, ce petit cousin de tout le monde, excellent ouvrier, d'ailleurs, qui, lorsqu'il avait attaché le dernier bouton de son paletot, disait en toute vérité: "Ma valise est bouclée," était un type heureusement assez rare. Sans famille, sans amis, il ne possédait rien et n'aimait qu'une chose au monde: le whisky blanc. Il fallait lui prêter des outils pour le faire travailler...

Et cet autre, bon vieillard paisible, prévenant, affable et poli, qui cherchait le "mouvement perpétuel"... Bon ouvrier, lui aussi, malgré son travail, malgré son salaire relativement élevé, sa famille avait toujours vécu dans la pauvreté, souvent même dans la misère. Il dépensait presque tout son revenu pour ses vaines recherches. Tous les midis et tous les soirs, assis sur le même banc, pensif. et silencieux, il rêvait de choses jamais faites, souvent même jamais dites...

Enfin, d'un genre bien différent, mais original tout de même, était le grand Joseph M... Bon garçon, le cœur sur la main, toujours prêt à aider ses amis, il n'avait qu'un seul défaut, il "empruntait." Il aimait à porter "à la romaine" sur ses épaules, un grand châle qu'il empruntait ici ou là. Aux veillées villageoises, il lui fallait des pantalons collants, des bottes vernies et arriver à cheval; il empruntait "de bord et d'autre," pantalons, bottes et cheval.

Nul ne pouvait le refuser, il demandait si bien qu'en lui prêtant, on se croyait son obligé.

Ce fut cette manie — car c'en était une — qui lui attira la désagréable aventure où il joua le rôle ingrat de "Convive Inattendu."

Nous travaillions à Saint-G... et j'avais des hommes en pension un peu partout dans le village. Deux apprentis, garçons bien sages, de bonne famille étaient entrés, sur ma recommandation spéciale, chez le Docteur B..., un ancien compagnon de collège.

Celui-ci avait acheté récemment, en plein centre du village, une ancienne maison, y avait fait ajouter une aile servant de cuisine et avait converti en une spacieuse salle à manger la grande cuisine d'autrefois.

Les réparations n'étaient pas encore terminées quand mes pensionnaires arrivèrent et on les plaça, tant bien que mal, dans une chambre au-dessus de la salle à dîner.

Avant le changement, l'escalier venant de la cuisine arrivait dans cette chambre. La trappe en avait été assez mal assujettie, mais pour empêcher de passer au-dessus, on plaça devant cet endroit périlleux, le lit de mes apprentis.

Le Docteur avait deux grandes filles.

Un samedi soir, il venait de signer le contrat de mariage de son aînée avec le fils du président des Syndics et il avait gardé à souper les parties, quelques parents, quelques amis, le notaire et moi.

Ce n'était pas un souper de gala, c'était plutôt une petite fête intime.

Mes deux apprentis, parce que toute la table était garnie, devaient souper à la cuisine.

Quand le plat principal eut été apporté, chaud, fumant, fleurant bon, le maître de céans commença à servir. Il avait un mot aimable pour chacun, une galanterie pour les dames, un mot spirituel pour les hommes, bref, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Tout à coup, au-dessus du milieu de la table, devant le docteur abasourdi, une trappe s'ouvre au plafond et un grand corps nous apparaît, entre ciel et terre, une jambe passée dans un pantalon collant, très collant, l'autre jambe nue.

Pendant une seconde, cela se balance dans le vide, cherchant à se retenir aux bords de l'ouverture, puis tombe sur la table, juste dans le plat de résistance !

Un cri de terreur retentit, le plat est écrasé, la sauce se répand sur la table. Sous le poids nouveau, celle-ci oscille, les couverts se heurtent; craignant qu'elle ne se brise, je saisis la lampe qui s'éteint dans ma main et l'obscurité ajoute encore au désarroi général.

Quelques femmes s'évanouissent, et, dans le

tumulte, je sens passer près de moi le mystérieux visiteur qui, enjambant les chaises, passe dans l'autre chambre et reprend en courant l'escalier du second étage...

Quand la lampe fut rallumée, le docteur, qui croyait à une mauvaise plaisanterie de la part de mes apprentis, se tourna vers moi et m'apostropha plutôt rudement.

"Voyez-vous ce qu'on gagne à vous rendre "service? Vous me recommandez ces jeunes "gens avec mille beaux discours et ce sont des "malappris."

Que répondre? Je comprenais bien qu'en effet, il n'était pas de bon goût de venir à un banquet où l'on n'est pas invité, d'y arriver par le plafond et de s'asseoir, moins qu'à moitié habillé, dans le plat de circonstance.

Un fou rire me prit; je dus me retirer en m'efforçant de faire des excuses.

J'avais bien reconnu l'intrus, le grand Joseph M...

Le lendemain, je le mandai à mon bureau.

Il boîtait.

— Pourquoi, lui dis-je, nous avoir fait un coup pareil?

— Ce n'est pas ma faute. J'était allé emprunter une paire de pantalons pour la veillée. Ils étaient un peu "justes." J'avais fini d'enfiler une jambe quand on me dit que quelqu'un montait l'escalier.

Ne pouvant ni enlever mon pantalon, ni achever de le mettre assez vite, je me précipitai à plat ventre derrière le lit. La maudite trappe céda et vous savez ce qui suivit... Du reste, ajouta-t-il, croyez que c'est bien à regret que j'ai rapporté avec moi des morceaux du service. Ce sont eux qui, malgré moi, se sont attachés à ma peau.

J'allai voir le docteur et lui racontai toute l'affaire; il pardonna au pauvre diable mais, pendant quelque temps, il se montra froid pour nous tous. Il croyait toujours à une mystification, jamais il ne parlait de l'accident.

Ce ne fut que quelques mois après que, lisant ensemble une vieille chronique franque, il consentit à en parler le premier.

"Un soir, disait la chronique, Clovis et sa "femme dînaient au milieu des guerriers francs. "La tente était brillamment illuminée, des "fleurs l'embaumaient, l'atmosphère en était "douce et tiède. Au dehors, la brise d'automne "soufflait, dépouillant les arbres, solidifiant

"les eaux. Soudain, un oiseau entre par un "bout de la tente, la traverse à tire-d'aile et "sort par l'autre extrémité.

"Tout le monde sourit, c'est un heureux pré-"sage. Clovis prend la parole: Heureux oiseau, "dit-il, un instant, tu t'es dérobé aux rigueurs "du dehors, un instant, tu t'es réchauffé dans "la salle du festin.

"Sainte Clotilde reprit: Non, il n'est pas "heureux. Tout à l'heure, sous la brise, il lut-"tait plein d'ardeur, ne sachant pas qu'il exis-"tait, à cette saison, des endroits chauds et par-"fumés. Maintenant qu'il le sait, il va trouver "le vent plus violent, le froid plus vif, la nature "plus marâtre envers lui"...

Le docteur, qui avait lu, se tourna vers moi.

— Cet oiseau qui ne fait que passer dans la salle du festin, qui, ensuite, trouve le vent plus froid, la brise plus amère, non, ce n'est pas notre

"Convive Inattendu."

La glace était rompue...

Monsieur le Curé E.-H. Poisson
Pointe du Lac

"La Croix du Chemin"

Je m'en souviens comme si c'était d'hier... Je revois, clair et net, le spectacle enchanteur de ce beau soir de mai, comme si son image, emmagasinée dans une des cellules de mon cerveau, ne s'était aucunement altérée, pas même estompée, sous les caresses du temps...

Je revois les bons paysans de mon pays, au regard droit et tranquille, aux gestes sobres, lents et forts.

Je vois leurs femmes et leurs filles à genoux près d'eux, types normands, types bretons, au visage doux, aux gestes gracieux.

Je vois les enfants, éparpillés un peu partout, l'œil rieur, la mine enjouée...

Et la croix, bras tendus, se dresse tout au bord du chemin, dans un petit enclos en bois découpé que j'ai fait assembler par mes meilleurs menuisiers.

Deux érables blancs, bien taillés, bien symétriques, la décorent et la protègent, la dépassant en hauteur.

Derrière la croix s'étendent des champs dévalant en pente très douce et dont les extrémités se confondent avec la grève du Lac Saint-Pierre.

L'eau ferme l'horizon.

Le soleil couchant descend, radieux, à l'occident et ses rayons allongés projettent l'ombre de la croix et celle des deux érables, loin, bien loin sur la prairie.

Si loin que même sur l'onde qu'agite une brise légère, les ombres se projettent comme de longs serpents que berceraient les lames...

Tout le rang est réuni, toutes les familles sont rassemblées. Vieillards, hommes, jeunes gens, enfants, femmes et jeunes filles, tous sont agenouillés devant la croix neuve, répondant aux prières du chapelet que récite "La maîtresse d'école"...

— La trouvez-vous jolie, votre nouvelle

croix ? demandai-je au père Joseph B... quand, après la cérémonie de l'inauguration, nous fûmes rendus à la maison.

— Je la trouve bien jolie, mais pour nous, les vieux, l'autre, la vieille croix noire, faisait partie de notre vie.

Quand nous étions enfants, elle nous paraissait grave et sévère, parce que nous voyions nos parents prier à genoux devant elle. Nous ne voyions que son sommet.

A vingt ans, elle nous paraissait bonne et gaie, on distinguait plutôt les fleurs qui enguirlandaient sa base et lui donnaient un air de fête.

Depuis que la vieillesse a frappé à notre porte, et que nous en sommes à nous demander avec angoisse pendant combien de mois de mai encore nous pourrons venir nous agenouiller devant elle, elle nous paraît réellement belle, avec une sensation de durée, presque d'immortalité, comme la religion qu'elle représente...

Et alors on l'aime fortement, avec passion, comme quelqu'un qu'on a coutume de voir et qu'on va bientôt quitter pour toujours...

Le bon vieillard s'était levé, une vive émotion colorait son visage.

Tremblant un peu, il prit, dans le grand poêle en fonte un reste de tison, le mit sur sa pipe et aspira quelques larges bouffées.

Puis, comme je ne disais rien, il continua:

... Pourrait-il en être autrement ?... C'est au pied de la vieille croix que se sont ouvertes nos intelligences, c'est devant elle qu'ont commencé à palpiter nos cœurs.

A l'église paroissiale, le dimanche, tout le monde revêt ses plus beaux habits. Chacun, pour y venir, se pare et cherche à se faire valoir. Pour nous, paysans, tout y sent toujours un peu le guindé, le fardé; mais au pied de la croix, chacun vient en habits de travail, comme il passe la grande partie de sa vie.

L'hiver rigoureux enferme dans nos maisons, pour de longs mois, nos vieillards et nos enfants; aussi, à chaque printemps, quand arrive le mois de mai, tous accourent au pied de la croix pour se revoir, se compter, calculer les vides que l'hiver a faits dans les foyers, supputer le nombre de berceaux que l'hiver y a vus éclore...

Et puis, le Canadien est de formation latine.

Comme ses ancêtres de Bretagne et de Normandie, s'il sait compter, il sait encore mieux rêver...

Et le pied de la croix, où tout le monde récite des prières sues par cœur, le Saint-Laurent qui passe derrière elle, avec ses bateaux à voiles ou à vapeur, quelle belle place pour rêver !...

Qui de nous, enfant, n'y a pas fait, sans bouger, de longs voyages dans des pays inconnus? Qui de nous, en imagination, n'y a pas surmonté des dangers terribles, n'y a pas remporté des victoires éclatantes?...

Atavisme !...

C'est le sang de l'aïeul qui quitta la douce France pour notre beau Canada, ou peut-être, celui d'aïeux bien plus lointains encore, qui commence à bouillonner dans nos veines. On n'a pas douze ans et notre imagination, sur les eaux du grand fleuve, nous mène dans des aventures sans nombre, dans de folles chevauchées...

Quand arrive l'âge de l'amour, c'est généralement au pied de la croix, alors que mai jette la sève dans la nature, alors que se peuplent les nids, qu'on remarque celle qui, plus tard, viendra s'asseoir à notre foyer. C'est là encore, qu'avant d'aller ensemble à l'église, on va prier Dieu de bénir une prochaine union...

Combien, parmi nous, au premier mois de mai suivant leur mariage, sont venus au pied de la croix, rêver d'avenir "pour eux deux" et qui, l'année suivante, déjà s'oubliaient complètement pour ne rêver qu'à l'avenir de l'enfant arrivé dans l'année et vers qui convergeaient

tous les soins, toutes les tendresses, tous les rêves...

On rêvait pour son premier enfant...

... Oui, nous sommes bien de formation latine !...

Jeunes, nous rêvons pour nous; hommes, nous rêvons pour nos enfants; vieillards, nous plaçons nos illusions sur la tête de nos petits-enfants. Quoique les choses rêvées ne se réalisent jamais, la rêverie toujours et toujours recommence...

C'est si doux de rêver !...

Cependant, à chaque fois que nos illusions changent de génération, elles changent de forme. Nous-mêmes — tout enfants — nous nous voyions empereurs, rois, généraux, conquérants, que sais-je encore ?... Nos fils, nous les avons rêvés évêques, orateurs, ministres, magistrats. Leurs enfants, nous les rêvons prêtres, avocats, médecins, ingénieurs. Ce n'est que bien tard, quand notre tête dénudée branle déjà sur nos épaules voûtées, que nous commençons à les rêver avec plaisir... braves et nobles cultivateurs...

Ce serait trop sage de commencer par là, nous n'y arrivons qu'à la fin...

Et c'est à chaque mois de mai, c'est au pied

de la Croix du Chemin que se compte chacune des étapes de notre vie, que se mesure le chemin parcouru, que change l'orientation de nos rêveries...

A nous, les vieux, la croix neuve dira moins de choses que l'ancienne, mais les jeunes s'y habitueront et dans soixante ans, c'est devant elle qu'ils viendront faire ce que j'ai fait ce soir: "rêver" au dernier départ...

Lorsqu'après la veillée, nous retournâmes au village, c'est avec émotion, avec un respect sincère que je saluai

"La Croix du Chemin."

Docteur Hon. Ricard
À Grand'Mère

"La Vision du Pasteur"

Au mois de juillet de l'année 190.., j'allais sur la ligne de chemin de fer qui contourne la Baie de Shawinigan, scrutant les alentours pour y découvrir la haute butte de glaise qui, autrefois, dominait la chute et au sommet de laquelle S. G. Monseigneur Laflèche avait fait ériger une grande croix en cèdre.

— Vous cherchez la butte ? me dit un contremaître, esprit fort... Sous la main de la science, son argile s'est changée en aluminium; utilisée pour les besoins des hommes, la butte a disparu, et la croix qui la couronnait est

partie avec elle... D'ailleurs, ajouta-t-il avec emphase, devant la marche du progrès, devant la civilisation qui passe, la croix s'incline, s'affaise et tombe toujours.

— Devant les premiers mots de la civilisation, devant les premiers pas du progrès, on a vu "quelquefois" la croix renversée, mais à peine avait-elle touché le sol qu'elle était devenue comme une semence de croix. Quand la civilisation arrivait véritablement avec ses lois et son organisation, quand la science s'était définitivement installée avec ses usines et ses bons ouvriers, toujours la croix se relevait plus grande, plus forte, plus belle que jamais. Pour une croix tombée, mille autres surgissaient du sol.

Un vieillard passait près de nous.

Il avait entendu notre conversation.

— Vous avez raison, me dit-il, une croix par terre devient toujours, comme vous dites, une semence de croix, mais ici, le cas est spécial et tous ceux qui sont nés à Shawinigan savaient depuis longtemps que le jour où tomberait la croix de la butte, d'autres croix, nombreuses, se lèveraient. Monseigneur Laflèche l'avait prédit.

— Est-ce de l'histoire ou une légende?

— Je ne sais pas, dit le vieillard. Mon père m'a souvent raconté cette prophétie, je la raconte de même sans autre preuve que sa parole, mais, plus heureux que lui, je vis assez longtemps pour en voir l'accomplissement. Les églises surgissent, se lèvent tout autour de nous.

— Voulez-vous nous raconter votre histoire ?

— Bien volontiers.

Nous nous assîmes sur une grosse pierre et le bon vieux, appuyant ses deux mains sur son bâton de "cenellier," raconta ce qui suit:

A peine avait-il été sacré Evêque des Trois-Rivières, que Monseigneur Laflèche, voyageur et missionnaire, voulut visiter dans ses moindres détails, le diocèse que la Providence confiait à ses soins. Il alla successivement dans chacune de ses paroisses, passer quelques jours avec messieurs les curés, pour étudier sur place les besoins spirituels de ses ouailles, ainsi que leurs besoins temporels.

Savant, dévoué, infatigable, il voyait à tout, s'occupait de tout.

Quand vint le tour de Saint-Boniface de Shawinigan, après avoir visité la paroisse, il voulut se rendre jusqu'aux chutes, constater par lui-même l'intensité du pouvoir d'eau, examiner si

l'exploitation en était facile et surtout, consacrer au Seigneur cette force magnifique, cette source inépuisable d'énergie et de richesse industrielle.

Jusqu'alors, bien des légendes circulaient sur "Le Génie de la Chute," Monseigneur voulait les détruire.

Il bénirait la montagne, il chasserait les esprits mauvais de la région, il désignerait un saint patron à cette merveille de la nature.

Encore, fallait-il y arriver.

Aujourd'hui, en moins d'une heure, confortablement assis dans un wagon bien chauffé, bien capitonné, on vient des Trois-Rivières jusqu'ici; alors, il en était autrement.

Partis le matin de Saint-Boniface, il était plus de midi quand l'Evêque et ses compagnons arrivèrent sur la butte aujourd'hui disparue. Ils avaient dû faire, dans le bois et les savanes, tout le tour de la Baie, au bas de la chute. Il leur avait fallu gravir le premier coteau, redescendre, traverser à gué la "Petite Rivière" puis remonter jusqu'ici par les côtes presque inaccessibles dont la vue nous fait encore frémir.

Ils étaient fatigués, harassés.

Mais quelle jouissance quand ils atteignirent le but ! Quel superbe panorama, quel déli-

cieux point de vue !... Des forêts s'étageant à perte de vue sur les coteaux; à leurs pieds la chute mugissant, terrible et sans arrêt, entre ses deux baies calmes et tranquilles.

On dîna de bon appétit.

Monseigneur, après le repas, bénit la chute, bénit les baies, bénit les coteaux et les forêts, puis demanda à ses hommes de préparer une grande croix en cèdre, pendant que les prêtres réciteraient leur bréviaire.

Le soir, la croix était finie, rudimentaire, mais solide; elle fut bénie et plantée en terre sur le point le plus élevé, les arbres d'alentour furent abattus, enfin, on y adossa l'autel portatif où l'Evêque et les prêtres devaient célébrer la messe, le lendemain matin.

La nuit fut paisible.

Mon père, un des guides de l'expédition, fut chargé de veiller au feu et le lendemain matin, dès l'aurore, il avait le bonheur de servir la messe du Prélat, levé longtemps avant tous les autres.

J'étais jeune alors, mais au retour, je me rappelle fort bien qu'encore tout ému, tout charmé de ce qu'il avait vu, mon père nous raconta, à la maison, que durant la messe, à l'Elévation, quand l'Hostie Sainte se leva pour l'adoration,

le visage de l'Evêque, tourné vers elle, se transfigura.

Une émotion ardente se peignit sur ses traits; pendant plusieurs minutes, il resta là, immobile, regardant avec surprise et bonheur, semblait-il, quelque chose que mon père ne voyait pas...

Le cher homme avait bien voyagé autour des chutes du Saint-Maurice; La Tuque, Grand'-Mère, Shawinigan, les Forges, n'avaient pas de secrets pour lui. Connaissant les nombreuses légendes qui avaient cours, sur les "génies" habitant ces lieux, il crut donc dans son âme naïve que le Pasteur avait offert son sacrifice pour chasser les démons de ce riche domaine et que, dans une vision accordée par Dieu, il voyait les "Malins" s'enfuir surpris, honteux, devant l'Agneau sans tache.

Quelques heures après, quand tout le monde eut déjeuné et qu'on se préparait au voyage du retour, mon père osa demander à l'Evêque si, durant sa messe, il n'avait pas vu Satan abandonner ces lieux.

— J'ai vu mieux, répondit Monseigneur, j'ai vu la croix, plantée hier, tomber par terre et se diviser. J'ai vu dans l'hostie, comme dans un miroir, un de ses morceaux, emporté par le vent, aller tomber de l'autre côté de la

"Petite Rivière"; et, au point où il toucha, surgir une église de pierre.

Un autre morceau a suivi le courant du remous de la Baie, puis a remonté le Saint-Maurice jusqu'à quelques milles d'ici. Dans l'église qui s'éleva à l'endroit où il atterrit, j'entendis la foule chanter des hymnes d'allégresse.

Un morceau est tombé dans la chute. Porté par le courant, il a touché l'autre rive du Saint-Maurice et de terre est sorti un temple magnifique.

Enfin, le vent a jeté là, tout près, à nos pieds, sur la "Pointe-à-Bernard," un morceau de ma croix et j'y ai vu s'élever une église, grande comme une cathédrale, et l'ombre de sa croix dorée, devant le soleil levant, venait jusqu'à mon front...

Je crois donc qu'aux jours prochains où l'on utilisera ce vaste pouvoir d'eau, il se fera ici des agglomérations d'hommes, de Canadiens-français, qui bâtiront des églises et surtout, sauront aller y prier. Si jamais le "Mauvais" tente de revenir vers la chute, une ceinture de clochers l'en empêchera; de partout les croix le renverront, le sol sera bénit et les eaux seront purifiées par l'image des sveltes clochers qui s'y réfléchiront...

Ainsi parla l'Evêque.

Depuis, déjà, trois églises sont commencées prouvant la justesse de ses vues et, d'ici quelques années, nous en verrons certainement s'élever d'autres encore...

Le vieillard se tut.

Le contremaître était songeur.

Moi, je voyais, comme dans une apothéose, la croix s'élever partout, toujours triomphante et couvrir de son ombre tutélaire, notre pays tout entier.

En construisant des bateaux

SOUVENIRS

PAR
JOS. HÉROUX

Monsieur G.-J. Desbarats
À Ottawa

"Le Vieux Gardien"

Nous sommes en 19...

Le chenal du Saint-Laurent s'améliore d'année en année, et déjà, des bateaux tirant plus de trente-deux pieds, remontent de jour et de nuit, le fleuve jusqu'à Montréal.

Même, c'est aujourd'hui que le "Québec," le dernier terminé des croiseurs de la flotte canadienne, fait son premier voyage de Québec à Montréal.

C'est un splendide bateau, monté en grande partie par des Canadiens-français.

La province de Québec l'a chargé de porter haut et ferme son drapeau et a demandé à son équipage, par la bouche du Premier Ministre, de lui rapporter honneur et gloire — honneur par d'utiles croisières scientifiques en temps de paix; gloire par un dévouement sans bornes en temps de guerre.

Sur le phare flottant, le "Falken," placé temporairement à l'entrée du Lac Saint-Pierre, le père Maurice G..., un bon vieux Sorelois, fume tranquillement sa pipe, en songeant à sa famille et à son pays.

Il pense comme les temps sont changés...

Lui qui, pendant de longues années, tout en étant un chrétien convaincu, aimait cependant à prendre son "petit coup" et ne se montrait guère à l'église que le dimanche, depuis le commencement de la fameuse campagne de tempérance, n'a pas pris un seul verre d'alcool.

Bien plus, durant les mois d'hiver, tous les matins, il assiste à la messe et très souvent s'approche de la Sainte-Table.

"L'Eucharistie, aime-t-il à dire, c'est comme "le bon vin; plus on en use, mieux on la connaît, "et mieux on la connaît plus on l'aime."

Comme il en use, il la connaît et, de tout son cœur de bon catholique, l'aime.

En été, isolé sur son phare, avec seulement un jeune garçon comme aide, il ne peut que bien rarement se faire remplacer pour aller à l'église et c'est la seule chose qu'il regrette. Chaque matin, en faisant sa prière, il y ajoute une communion de désir et, chaque fois, demande à Dieu, comme grâce particulière, de ne pas le laisser mourir sans Viatique.

Ce matin, plus encore que d'habitude, il a été absorbé par ses pieux désirs.

De bonne heure, son jeune aide est parti pour aller visiter des lignes dormantes au fond de la baie de l'Ile à la Pierre et seul, longuement, bien longuement, il prie pour sa famille et pour son pays.

Il prie pour les âmes de son épouse, de ses enfants, de son vieux père, de sa vieille mère qui tous sont rendus, pour dormir, sur le coteau de Sorel, au cimetière, d'où leur voix l'appelle, d'une manière de plus en plus pressante, à mesure que passent les années.

Pour son pays qui, depuis quelques années, marche à pas de géant vers son indépendance, pour qu'il ait des gouvernants honnêtes, pour le triomphe de l'idéal catholique et canadien-français, il dit une prière au ciel.

Pour son pays, il se met à genoux et fait un

Université CANADIENNE Ottawa

acte de désir ardent, sincère, vers le Dieu du Tabernacle...

Mais quelque chose a vibré dans l'air, on dirait une sirène... Ne serait-ce pas le "Québec"?... C'est aujourd'hui qu'il doit passer, en route pour Montréal.

Le père Maurice se relève, une idée lui est venue.

Alors qu'il était homme de roue à bord des bateaux de ligne, il lui est souvent arrivé, dès l'entrée du Lac, à l'Ile à la Pierre, de voir poindre des mâts de bateaux à la traverse de Nicolet. Il avait de bons yeux alors... Sa vue a-t-elle beaucoup baissé?... Peut-il encore voir quelque chose à cette distance?... Curieux, il veut essayer.

Un peu lourdement, mais d'un jarret solide encore, il grimpe dans les haubans, il monte jusqu'à ses lumières. Là, un bras autour du mât, les pieds bien appuyés sur le dernier échelon, avec soin, il regarde.

Au loin, il voit un léger nuage de fumée. En regardant bien, parmi les flocons gris, il distingue le bleu d'un pavillon qui, gaiement, bat à la brise matinale.

"Je vois encore assez bien, se dit-il à mi-"voix... Dieu me conserve assez longtemps

"mes facultés, qu'il en soit béni... Redescendons"...

Mais comme son bras lâche le mât, son pied glisse sur le hauban, il n'a pas le temps de se ressaisir. Son corps roule dans le vide, ses bras se détendent et se crispent, pivotant sur lui-même, il vient s'abattre sur le pont.

Sa tête touche la première sonnant sec sur le fer, le corps s'effondre comme une loque. Le sang jaillit des yeux, de la bouche, des oreilles; le vieillard reste sans connaissance, presque sans vie...

Cependant le "Québec," filant ses vingt nœuds à l'heure, gracieusement, contourne la lumière de la Pointe-du-Lac et s'élance à travers les eaux calmes du Lac Saint-Pierre. Les sirènes des phares le saluent, partout, sur les rives, on hisse des drapeaux, il marche, on dirait qu'il vole sur ces eaux qui, jadis — mais combien plus lentement — virent passer le petit "Emerillon" de Cartier.

Sur le pont, l'aumônier converse avec quelques officiers, tandis que les hommes astiquent leurs armes et leurs effets pour la grande parade qui doit avoir lieu à Montréal à l'arrivée. La courbe de Louiseville se trace par un léger sillon

d'écume blanche et l'on marche vers le phare "Falken."

A la stupéfaction de tous, au haut du premier mât se déploient ces deux pavillons noirs et rouges, si bien connus, si redoutés des marins, qui disent, d'après le code international:

"Secours immédiat pour danger imminent."

Le timonier depuis plusieurs minutes, les avait reconnus, à l'aide de sa lunette.

Il avait avisé le capitaine.

Celui-ci donne l'ordre d'arrêter les machines, de descendre une chaloupe. L'aumônier y entre avec un chirurgien et quelques matelots, puis, pendant que le croiseur faisant machine-arrière, s'arrête et jette ses ancres, la chaloupe s'avance vers le phare flottant.

Constatation curieuse, à mesure que la chaloupe approche, les deux pavillons redoutés semblent se voiler, s'estomper et disparaître. Les passagers sentent que quelque chose d'anormal se passe et, quand ils touchent le phare, il n'y a plus de pavillons au mât.

Un peu troublés, on embarque à bord et l'on trouve sur le pont, baignant dans son sang, le père Maurice G...

On le relève, on le dépose sur son lit.

Le médecin le lave, le frictionne, lui injecte

un stimulant, enfin ses yeux s'ouvrent et il aperçoit l'aumônier.

"Quel beau rêve, dit-il, quel beau rêve j'ai "fait. J'ai vu venir vers moi le Dieu de l'Eu- "charistie... Il venait sur les eaux... Je "l'en ai tant prié... Mon Père, je vais mourir, "apportez-moi, de grâce, le Saint Viatique"...

Le médecin, qui a examiné les blessures, fait signe qu'en effet le vieillard va mourir et le prêtre retourne pour chercher une Hostie, à bord du "Québec," où l'on a un autel permanent.

Sur le croiseur, tous les hommes ont vu, phénomène inexplicable, les deux pavillons pâlir, pâlir encore, puis enfin disparaître comme si une brume les avait emportés; anxieux, ils attendent.

L'aumônier fait rapport au capitaine, celui-ci commande une garde d'honneur et, lorsque le Dieu vivant, dans les mains du prêtre, passe devant ces soldats pour aller dans le cœur du pauvre vieux gardien, les hommes présentent les armes, les clairons sonnent le salut, les officiers dégaînent leurs sabres.

A bord du "Falken," dans des transports d'amour et de reconnaissance, le père Maurice

G... fait sa dernière communion. Son jeune aide, de retour, pleure près de son lit.

Quand le prêtre qui a récité les prières des agonisants dit: "Parlez, âme chrétienne," heureux, sans amertume, sans douleurs, le vieillard quitte la terre pour le séjour céleste.

Et le croiseur "Québec," dont le premier voyage est marqué d'un si heureux présage, puisque Dieu s'en est servi pour accomplir un miracle, le beau croiseur canadien-français continue son chemin, allant avec confiance vers la carrière inconnue que lui ménage la Providence.

ÉPILOGUE

Monsieur Oscar Dufresne
À Maisonneuve

Mon cher ami,

La même petite rivière, aux eaux grises, au cours sinueux, a vu nos premiers essais de canotage et de natation, les mêmes rives du Lac Saint-Pierre, aux grèves sablonneuses, aux larges horizons, ont donné essor à nos imaginations, ont fait frémir d'aise nos jeunes cœurs.

Ensemble nous avons chassé le canard, le pluvier et la bécassine, ensemble nous avons,

durant les longues heures des nuits d'affût, écouté les bruits étranges de la nature sauvage et solitaire.

Parce que nous avons communié aux mêmes beautés, parce que nous nous sommes extasiés devant les mêmes paysages, permets-moi de te dédier ces quelques contes sans prétention,

"écrits comme on parle chez nous."

Tu seras chez toi dans les endroits décrits, tu y reconnaîtras

"Jusqu'au moindre brin d'herbe."

Fils et neveu d'entrepreneurs d'églises, continuateur moi-même, pendant plusieurs années, des traditions familiales, j'ai remarqué que partout où nous travaillions, se retrouvaient à peu près les mêmes légendes; j'ai essayé de les synthétiser et de les ramener à quelques types plus précis.

Quel constructeur d'églises n'a pas eu ses petites misères ?

Quelle église dans ses fondations n'a pas reçu quelque pierre célèbre dans toute la contrée, pour quelque crime perpétré auprès d'elle ?

Le Cheval Noir de LaBaie dit la légende la plus répandue dans toute la province.

Pendant longtemps, dans nos campagnes, seules, nos églises demandèrent, occasionnèrent de réels travaux d'excavation; aussi, quand on les faisait, toujours une foule de gens suivaient les progrès de l'ouvrage espérant qu'on découvrirait quelque chose de singulier, un crâne, un ossement, une arme, un outil. Du moindre objet trouvé, on faisait toute une histoire...

Sans reproches, car j'ai fait de même dans "Le Mousquet de l'Iroquois."

Les histoires d'apprentis, ce sont des petits "Biskra" dans ce volume à l'allure un peu triste.

Dans "La Vision du Pasteur," Shawinigan, avec ses églises de la Pointe à Bernard, de la Petite Rivière, d'Almaville et du village Saint-Onge, m'a fourni le plus bel exemple que je pouvais rêver du triomphe de la Croix.

Et ces contes, je les ai encadrés dans le décor aimé dont nous avons joui ensemble, dans ces doux paysages qui ont enchanté mon enfance ou dans ceux qui, aujourd'hui, ensoleillent mon âge mûr.

Tu sais que des circonstances assez amères m'ont empêché de continuer à bâtir des églises, j'ai dû devenir constructeur des bateaux pour le Gouvernement fédéral.

Après avoir travaillé pour ma religion, j'ai travaillé pour mon pays.

Aussi, lorsqu'il y a quelques années, il a été question d'une marine de guerre et de la bâtir au Canada, nos âmes ont tressailli. "Peut-être "serions-nous appelés à contribuer à cette œuvre?" et déjà nous nous imaginions notre jeune pays marchant à pas de géant — ô douces illusions — vers son indépendance.

"Le Vieux Gardien" est né de cette idée.

Veuille donc accepter l'hommage de ce petit volume et croire à la bonne, à la vieille amitié de

JOS. HÉROUX.

TABLE

—

PAGE

La légende de l'Ile du Pads..... 5
Le Fantôme de la Roche..... 11
Le Cheval Noir de La Baie..... 27
Le Mousquet de l'Iroquois..... 33
Les Filles du Bedeau..... 55
Noël des Iles..... 63
Le Convive Inattendu..... 69
La Croix du Chemin..... 77
La Vision du Pasteur..... 85
Le Vieux Gardien..... 97
Épilogue..... 105

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 004779848b

PS 8515 .E76E5 1917
HEROUX, JOSE
EN BATISSA

CA PS 8515
.E76E5 1917
C02 HEROUX, JOSE EN BATISSANT
ACC# 1278019

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 03 06 11 19 8